

« Il est grand temps de rallumer les étoiles »...

François Garagnon

violence conjugale, de la torture et des pires perversions humaines. Arthus-Bertrand déroule le fil de la tragédie humaine en général, et des tragédies personnelles en particulier. Il présente souvent des situations extrêmes, où le spectateur est saisi d'un sentiment d'effroi et d'impuissance. Et c'est là toute la limite de l'exercice du célèbre réalisateur, déjà pressentie à travers son plaidoyer écologique (« HOME ») : il sollicite instamment l'empathie en cherchant à secouer les consciences. Mais sa vision catastrophiste du

Trop de "PIRE" et pas assez de "MEILLEUR" ; trop de pleurs et pas assez de rires...

monde ou des hommes, au lieu d'éveiller des initiatives salutaires, risque fort d'enfermer nos contemporains dans un champ de perception du réel qui leur est familier : le déprimisme. Dans ces reportages, il y a comme un déséquilibre tenant à une vision subjective et militante : trop de démons intérieurs et pas assez d'anges gardiens ; trop de barbelés emblématiques et pas assez de clés des champs ; trop de "PIRE" et pas assez de "MEILLEUR" ; trop de pleurs et pas assez de rires. Car, on l'oublie trop souvent, l'humanité est capable aussi du meilleur ! Nous croyons bien à tort que le réalisme, pour être authentique et crédible, se

doit d'être fondamentalement pessimiste. Celui qui a une vision positive du monde est politiquement et émotionnellement incorrect et est bien vite suspecté d'angélisme, de sottise naïveté ou d'utopisme. Selon l'injonction contemporaine, la joie est même en passe de devenir indécente : comment pouvez-vous oser être heureux dans un monde qui ne l'est pas ? Yann Arthus-Bertrand prétend laisser parler ses témoins. Mais parmi les 2000 heures de témoignage recueillies durant les trois années de tournage dans soixante pays, il y a bien un parti pris, une tonalité voulue, une manière orientée de sélectionner tel témoignage plutôt que tel autre, bref de faire dire ce que l'on a envie de transmettre. Dans le documentaire qui suit la projection du film, le réalisateur l'avoue explicitement : il éprouve une fascination pour le basculement chez l'homme de l'amour à la haine. Fascination morbide, en vérité. Il y a une manière diamétralement opposée de considérer l'humain : la fascination pour la conversion chez l'homme de la haine à l'amour. C'est une vision transcendante qui caractérise toutes les spiritualités, à commencer par la foi chrétienne. Et c'est cette vision qui manque singulièrement à Arthus-Bertrand. Pas seulement la foi en Dieu, mais la foi en l'homme. Quel but poursuit un réalisateur, lorsqu'il s'attarde sur le regard hypnotique d'un soldat américain, monstre froid prototype du psychopathe exprimant sa jubilation irrésistible de la pulsion de meurtre qu'il aimerait renouveler dès que l'occasion se présentera ? S'agit-il de faire croire que la barbarie sommeille au cœur de l'homme, et que celui-ci est animé par les fantasmes les plus sombres, les plus morbides, les plus pervers ? S'agit-il de célébrer la culture de mort, si omniprésente dans tous les champs de notre société ?

J'ai vu hier le dernier long-métrage de Yann Arthus-Bertrand, « HUMAN », que le réalisateur présente comme "l'œuvre de sa vie". Ce film documentaire présenté comme "bouleversant" et d'une "rare qualité émotionnelle" m'a laissé décontenancé et dans une profonde mélancolie, car ce reportage hautement louable dans son intention m'a paru corrompu par une secrète morsure. En effet, ce film a pour ambition de faire voyager à travers les êtres humains, en d'autres termes de présenter un visage de l'humanité dans toute sa diversité. Or, il en ressort un tableau accablant, particulièrement sombre, où malgré quelques éclats de lumière et des prises de vue naturelles magnifiques, sont surtout mises en exergue les pires turpitudes de l'âme humaine. Les témoins sont essentiellement des victimes : de la pauvreté, de l'injustice, de l'exil, de la

Avec "La Cité de la Joie", Dominique Lapierre et Larry Collins avaient réussi le pari prodigieux de traduire ce que Sœur Emmanuelle appellera "la richesse de la pauvreté", en se gardant pour autant de toute esthétisation de la misère. Kim Phuc, la petite Vietnamiennne grièvement brûlée au napalm pendant la guerre d'Indochine (dont la photo, où on la voit nue et hurlant sa douleur, a fait le tour du monde après avoir illustré la couverture de Life Magazine en 1972), qui a subi 17 greffes de la peau et de nombreuses autres opérations, nous a donné un témoignage bouleversant en déclarant 25 ans plus tard : « Si je pouvais retrouver l'homme qui a bombardé mon village, je lui dirais que nous ne pouvons pas changer le passé mais que nous devons faire de notre mieux pour pardonner au présent et promouvoir la paix du futur ». De même, Maïti Girtanner, jeune résistante battue à mort en 1944, persécutée atrocement par un médecin nazi durant la dernière Guerre mondiale, manifeste une grandeur d'âme hors du commun en acceptant les retrouvailles improbables avec son ancien bourreau 40 ans plus tard, et en y voyant même une grâce. Elle dira « Très vite, j'ai eu le désir fou de pardonner à cet homme ».

L'homme est capable des pires atrocités, mais il y a l'espérance, le sens de la beauté, le sentiment de fraternité...

Tous ces témoignages galvanisent par leur exemplarité. Ils nous donnent envie de nous mettre en marche pour contribuer à établir un monde meilleur. Ils montrent qu'au cœur des tribulations humaines, la vie est plus forte que la mort,

et que le pardon et la volonté de réconciliation sont plus puissants que la haine et le désir de vengeance. Ce sont des témoignages de cette envergure qui manquent cruellement dans la sélection d'Arthus-Bertrand.

Il n'est de pédagogie que dans la confiance. Un même film thématique aurait pu être réalisé en présentant un tout autre visage de l'humanité. Par exemple en montrant des missionnaires à l'œuvre, des ONG secourant sinistrés, réfugiés ou populations persécutées en temps de guerre ; des gestes de courage manifestant l'altruisme, la charité et la compassion dont l'homme est capable ; l'exemple de jeunes gens qui, bien qu'imprégnés par la culture égocentrée des sociétés matérialistes, choisissent de donner une année de leur vie pour soigner les lépreux chez Mère Teresa ou de se consacrer à une mission caritative ou humanitaire dans d'autres innombrables missions de service.

Montrer que l'homme est certes capable des pires atrocités (l'ombre noire de Daech en est une pathétique illustration moderne), mais qu'il y a l'espérance, le sens de la beauté, l'élan vital, l'instinct de solidarité, des sentiments d'amour, d'amitié et de fraternité, de générosité et de compassion qui étreignent son cœur et permettent de s'affranchir d'un non-sens castrateur et mortifère. Au lieu de s'appesantir sur le témoignage d'un homme si terrassé par la misère qu'il n'a qu'une envie : se coucher et se laisser mourir avec les siens, pourquoi ne pas présenter un homme qui, avec l'énergie du désespoir, cherche en lui, encore et encore, les ressources pour s'en sortir ?

Pourquoi ne pas avoir interrogé ces mêmes témoins avec des questions orientées autrement ? Par exemple : quelle est la plus belle personne que vous ayez rencontrée dans votre vie ? Parlez-moi de l'instant qui vous a sauvé, qui vous

a donné le goût de continuer à vivre ?

Autant de témoignages qui auraient pu être édifiants autant que vivifiants, et qui, par leur exemplarité, n'auraient pas manqué de secouer les consciences assoupies, au lieu d'ouvrir la porte au désespoir, au doute sur la nature humaine et à tous ces témoignages qui accablent l'humanité et condamnent toute chance de salut.

Face à tous ces apôtres du désenchantement qui hantent nos sociétés repues en quête de bonne conscience, il serait bon de ressusciter les vers d'Apollinaire : « IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES »... Et de recueillir les petites étincelles de beauté comme les précieux témoignages de notre humanité.

F.G.

